

Chapitre II

Des sociétés métisses

Introduction aux peuples: aujourd'hui et avant 1492

I. Ces peuples qui ont fait l'Amérique latine

Le peuplement de l'Amérique latine a été et demeure très discontinu. Les cordillères montagneuses et le plateau brésilien (36 % de la superficie) concentrent aujourd'hui près de 60 % de la population, alors que près de la moitié du territoire (dont l'Amazonie) n'abrite que 5 % de la population. Les contrastes n'ont fait que s'accroître avec l'urbanisation démentielle intervenue depuis 1945-60. Cette répartition du peuplement est un produit de l'histoire et du rôle que les différentes régions ont joué dans l'économie mondiale. Il y a d'un côté les concentrations d'origine précolombienne et de l'autre une ceinture d'implantations sur le pourtour. Le centre du continent sud-américain demeure encore pratiquement vide alors que les agglomérations millionnaires pullulent à la périphérie.

L'Amérique latine a été depuis son annexion à l'économie-monde au XVI^e siècle une terre de rencontres, d'immigrations, de fusion de races, d'ethnies, de **métissage**. Quels ont été les ingrédients dans la constitution de cette nouvelle entité?

- 1) L'**Amérindien** a représenté l'élément de base, le substrat. Il y avait en Amérique vers 1500 entre 35 et 100 millions d'habitants. Ces peuples étaient très différenciés. Les linguistes et les archéologues font état de plusieurs centaines d'ethnies, avec chacune son histoire, ses légendes, ses coutumes, ses facteurs d'identité, à commencer par la langue. Les conquérants appliqueront une grille et une identité réductionnistes: les conquis seront des "Indios" sans plus. Le choc de la conquête sera la source d'une nouvelle différenciation. Les autochtones tendront à disparaître rapidement sur les basses terres, puis plus tard dans les plaines, alors qu'ils survivront sur les hauts plateaux, là où ils étaient plus concentrés sans doute, et dans la forêt qui leur servira de zone-refuge. Vers 1600, il y avait sans doute moins de 3 millions d'Indiens en Amérique.

- 2) L'**Européen** s'imposera comme l'élément dominant, subjuguant les autres bien qu'il fut toujours minoritaire. Jusque vers 1850, les immigrants ibériques auront une nette prééminence. Par la suite, les immigrants d'autres provenances viendront se couler dans un moule ibérique (sauf bien

sûr dans les Caraïbes, où les Européens seront d'ailleurs en minorité). On estime à 2 millions les Espagnols et les Portugais qui traversèrent l'Atlantique entre 1500 et 1800. La provenance ibérique s'explique à la fois par une position géographique et par une expérience (la reconquête) qui assurent aux peuples et aux nations ibériques un net avantage dans la colonisation et l'exploitation des Indes. L'Espagne construira un empire terrestre, continental, centré sur l'Amérique; le Portugal créera un empire maritime, fait d'une chaîne de comptoirs en Afrique et en Asie, dans lequel le Brésil restera périphérique.

De nouvelles vagues d'immigrants viendront d'Europe à partir des indépendances. On calcule que 15 millions vinrent entre 1830 et 1930. L'Italie envoya les plus forts contingents (38 %) suivie par l'Espagne (28 %), le Portugal (11 %), l'Allemagne (3 %), la France (3 %), la Russie (3 %). L'Argentine, le Brésil, l'Uruguay et Cuba seront les pays les marqués par cet afflux. Les étrangers représentaient le tiers des habitants de l'Argentine en 1914.

- 3) L'**Africain** sera de loin l'immigrant le plus nombreux, du moins avant 1850 quand prit fin la traite. On estime à 9 millions le nombre d'Africains qui furent importés en Amérique latine entre 1500 et 1850. La traite négrière donna lieu à un grand commerce triangulaire Europe-Afrique-Amérique et au développement sans précédent d'une institution ancienne, l'**esclavage**, qui prit en Amérique des formes inédites. Les Noirs venus d'horizons divers, depuis la Sénégambie jusqu'à l'Angola, se reproduisaient mal. Aussi assista-t-on à une érosion des traits associés à l'univers africain, plus rapide pour les langues, plus lente pour les croyances.

- 4) L'**Asiatique** fut le dernier groupe continental à faire une apparition massive en Amérique (du moins dans la période qui nous occupe, la seule qui soit documentée). Les plus nombreux furent les "East Indians" (un demi-million) transportés de colonies britanniques d'Asie vers celles des Caraïbes afin de pallier le manque de bras consécutif à l'abolition de l'esclavage en 1838. Il y eut aussi des Chinois (200 000 à s'embarquer pour le Pérou, Cuba, ou le Mexique), des Japonais (0,2 million à se rendre au Brésil), des Indonésiens (vers les colo-

nies néerlandaises), des Polynésiens. La plupart vinrent à titre d'engagés ou de travailleurs contractuels; de fait, leur condition différait peu de celle des esclaves africains qu'ils venaient remplacer. C'était des orientaux parmi des "Occidentaux"; ils étaient victimes d'ostracisme, de suspicion. Ainsi le chargé d'affaires du Brésil au Japon au début du siècle était très préoccupé par l'impact de l'immigration japonaise. Ces Japonais se contentaient de faibles salaires et dépensaient le minimum pour se vêtir et se nourrir. Beaucoup de Japonais quittaient dans l'espoir de revenir enrichis. Le gouvernement brésilien en revanche voulait des colons permanents dans les campagnes. Des compagnies japonaises de colonisation se formèrent après 1927. C'est seulement alors que l'immigration japonaise devint une implantation.

On était immigrant pour des raisons économiques (espoir d'accéder à la propriété foncière, d'échapper au chômage, d'améliorer son sort), mais aussi sociales (refaire sa vie, fuir une société rigide), politiques (anarchistes, communistes contraints à l'exil), religieuses (juifs, anabaptistes fuyant les persécutions).

L'immigration n'a pas produit les mêmes résultats en Amérique latine qu'aux États-Unis ou au Canada. Dans ces deux pays, l'État a créé des institutions qui ont inséré les nouveaux immigrants dans les structures socio-économiques et politiques de la société d'accueil. L'intégration y a été un succès. L'acculturation y est plus problématique si l'on considère l'actuelle résurgence des minorités. À l'inverse, en Amérique latine, les immigrants se sont heurtés à des institutions rigides, mais les sociétés ont démontré une capacité d'assimilation, d'absorption des patrimoines ethnoculturels afin de réaliser des synthèses nationales. Les immigrants se reconnaissent dans cette "culture nationale" parce qu'ils ont contribué à l'édifier. Les "étrangers" seront surreprésentés dans la bourgeoisie commerciale, financière et industrielle.

Du Portugal au Brésil: la différenciation linguistique

Tu est très peu utilisé au Brésil, mis à part au sud et dans quelques régions du nord; on lui préfère *você*. Le Brésilien est plus chantant, plus lent qu'au Portugal. Le Brésil a conservé de vieux mots portugais; d'autres ont eu une évolution particulière ou ont un emploi propre. Les différences de nature syntaxique sont nombreuses. Il y a la place du pronom personnel: je le vois > *o vejo*,

alors qu'au Portugal > *vejo-o*. Il y a l'adjectif possessif avec ou sans article *minha* ou *a minha*, cette dernière forme étant la seule acceptée au Portugal. L'enseignement du portugais à l'école fait ressortir, au grand malheur des jeunes Brésiliens, les grandes différences entre la langue parlée et la norme écrite.

Les Portugais disent des Brésiliens qu'ils sont indisciplinés; les Brésiliens trouvent les Portugais bêtes. Ainsi cette blague qui s'inspire d'une différence lexicale. Au Brésil, le terme "comboio" est réservé au train de mulets qui signifie "train" au Portugal. Pourquoi n'y a-t-il pas de *trem* au Portugal, mais seulement des *comboios*? Parce que les Portugais sont des *burros* (ânes)

DES AMÉRIQUES LATINES

L'Amérique latine est diverse. Une des bases de la différenciation est le dosage des peuples qui ont marqué son évolution et qui font qu'on peut distinguer aujourd'hui trois ensembles:

- une **Indoamérique**: celle où les "peuples témoins", ces héritiers des empires précolombiens, (Darcy Ribeiro) représentent entre 10 et 50 % (ou plus) de la population actuelle, l'Amérique des hauts plateaux, du binôme hacienda-communauté, des formes proches du servage jusqu'à récemment, du métissage.
- une **Afroamérique**: celle des "peuples nouveaux" où le Noir, mais surtout le mulâtre, manifeste sa présence par des traits culturels associés à la cuisine, à la musique, à la danse; marquée par une institution, l'esclavage, et par l'économie de plantation.
- une **Euroamérique**: celle des "peuples transplantés" venus d'Europe occuper des espaces vides (ou vidés de leurs habitants autochtones), la plus tempérée, la plus dynamique entre 1850 et 1960, la plus "occidentalisée", ce qui ne l'a pas mise à l'abri des dictatures militaires!

Cette terminologie semble privilégier démesurément les distinctions ethniques, et particulièrement culturelles. Au terme d'un long examen des combinaisons possibles, elle se révèle la plus adéquate à exprimer les totalités qu'elle recouvre. Les éléments qui définissent cet ensemble sont d'abord humains. On la complétera - ce sera du même coup la justifier - en faisant ressortir les correspondances plus ou moins étroites entre le milieu écologique, la nature du peuplement, les spécialisations productives, les modes d'organisation économique et sociale, les formes d'expression culturelle.

Milieu naturel et différenciation linguistique

Le castillan parlé en Amérique affiche une diversité phonétique. On a cru que l'origine de cette différenciation était à chercher dans l'histoire du peuplement espagnol et dans la provenance majoritairement andalouse des immigrants. Cette raison n'est pas à écarter. Mais le facteur prédominant demeure le milieu physique et le climat. On distinguera trois variantes fondamentales:

- la langue des gens de la montagne qui parlent pointu, bref et sibilant, écourtant les voyelles, car à 4000m il y a 30 % moins d'oxygène, ce qui affecte la manière de prononcer les voyelles et ce qui explique la richesse consonantique du quechua et de l'aymara. On a ainsi l'espagnol *serrano*.
- la langue des gens de la plaine qui parlent allongé, avec des voyelles qui s'étendent à la façon des plaines. C'est l'espagnol *llanero*.
- il y a enfin la langue des tropiques, parlée avec les lèvres si écartées que les consonnes ne peuvent s'y installer. C'est l'espagnol *caribeño*.

À ces différences phonétiques s'ajoutent des différences lexicales. L'apport indigène au lexique explique que l'avocat s'appelle *aguacate* au Nord (dans l'aire aztèque) et *palta* au Sud (dans l'aire quechua). L'influence des Indiens se note aussi dans l'usage abusif des diminutifs qui traduiraient, selon certains analystes, le besoin de séduire, la soumission.

Et il y a tous les créoles. Prenons le créole haïtien qui a des racines françaises (ti brin=un peu; an pile=beaucoup; bagaye=chose; zouézo=oiseau), mais qui emprunte encore plus à l'Afrique et à un développement local.

A) L'Indoamérique:

Cette zone comprend la Mésoamérique (le Mexique et l'Amérique centrale) et les pays de la dorsale andine (depuis la Colombie jusqu'au Paraguay). Les Blancs y sont en minorité face à un peuplement majoritairement indigène (comme au Guatemala, au Pérou ou en Bolivie) ou métis (comme au El Salvador, au Honduras ou au Mexique). Ces régions étaient peuplées à l'origine par des sociétés indigènes organisées en états très hiérarchisés ou en tribus qui surent, en raison de leur localisation, échapper à la destruction complète dont souffrirent d'autres groupes installés dans les terres basses. C'est en Indoamérique que la société coloniale développera ses traits les plus durables. C'est là que le dualisme social est le plus marqué. L'Indoamérique formera le cœur de l'Empire espagnol. L'indépendance inaugurerait d'ailleurs un processus d'effacement face à la montée de l'Afroamérique et surtout de l'Euroamérique. Les Indiens y seront néanmoins

majoritaires jusqu'au XX^e siècle. Ils constituent encore aujourd'hui, avec 35 millions de membres, le quart de la population de l'Indoamérique.

Ces Indiens s'identifient davantage au groupe (défini le plus souvent en termes linguistiques : ainsi les Aymara) ou à la communauté (par ex., les Tzotzil de Chamula se définissent comme Chamultecos) qu'à la nation (que ce soit le Pérou ou le Guatemala); voilà pourquoi la construction nationale passe obligatoirement, dans l'esprit des classes dirigeantes, par l'intégration des Indiens. Leur mode de vie a pourtant bien changé depuis quatre siècles. Leur culture est fortement hispanisée; le costume a emprunté beaucoup de traits à celui du paysan espagnol; les plantes européennes et le bétail d'importation voisinent les éléments autochtones; l'administration villageoise est modelée sur les institutions municipales de la péninsule; la religion affiche un syncrétisme évident.

À côté de ces Indiens acculturés survivent d'autres groupes, minoritaires et dispersés, apparemment plus authentiquement autochtones, tels les Mbaya du Chaco paraguayen, les Yanomani de l'Amazonie; la "mise en valeur" de leur territoire les condamne sous nos yeux à l'annihilation par les fléaux venus du monde "civilisé" (épidémies, ivrognerie) ou à l'absorption: dans les conditions actuelles, l'alternative au génocide ne peut être que l'ethnocide.

Cette zone a aussi été le théâtre d'un important processus de métissage. Selon un ouvrage récent, les Blancs et les Indiens de race pure constitueraient moins de 10 % de la population mexicaine; l'immense majorité seraient des métis. Il en est de même dans la plupart des pays. Souvent l'Indien et le métis sont biologiquement indiscernables; la différence se ramène à une paire de souliers, que porte le métis, alors que l'Indien va pieds nus ou chausse des sandales. La distinction est donc avant tout culturelle. Le métissage a toujours été un instrument de **dissémination vers le bas** (parfois vers le haut) de traits culturels d'origine contradictoire, les emprunts demeurant filtrés par les capacités d'assimilation des cultures d'accueil. Le métis est hostile à l'égard de l'Indien. L'antagonisme est ancien et remonte à l'époque coloniale alors que les Espagnols tendaient à la fois à exclure les métis et à les utiliser comme courtiers dans leurs relations avec les Indiens. Pour pénétrer dans la société des

"gens raisonnables", le métis dut valoriser la manipulation des personnes et des situations; il mit l'accent sur le pouvoir afin de se faire entendre et de se faire obéir dans une société qui lui déniait la voix et l'autorité. Le métis est devenu le symbole du nationalisme. Le métissage est entré dans la rhétorique politique et littéraire pour désigner aussi bien une économie qu'une culture. Le général Ubico s'était même servi du cinéma pour livrer au monde l'image d'un Guatemala *ladino*, sans Indiens.

Le culte des morts: exemple de syncrétisme en Indoamérique

Le culte des morts est une composante importante de la religion populaire en Mésoamérique aujourd'hui. La Toussaint-Fête des morts est la célébration la plus importante du calendrier chrétien après Noël et la Semaine Sainte.

Ce culte est-il d'origine préhispanique? Le culte des morts est attesté par maints auteurs du XVI^e siècle, tels Sahagún, Durán, Motolinía ou plusieurs codex. Les morts servaient de liens naturels entre l'homme et les dieux. Ils devenaient en tant que demi-dieux des médiateurs. Les peuples nahuatl n'avaient pas un culte des ancêtres comme le peuple incaïque qui fondait cette pratique sur des lignages unilinéaires.

Le syncrétisme fut sans doute spontané et non pas imposé par les évangélistes.

Aujourd'hui, des processus d'acculturation vieux de 450 ans sont en train de muter irrémédiablement. Des croyances et des pratiques qui avaient survécu (en se modifiant) à des siècles de pressions extérieures sont en voie de disparition. C'est le cas au Guatemala.

Sur le plan écologique, l'Indoamérique occupe principalement les terres fraîches des hauts plateaux et des vallées intermédiaires, i.e. le territoire autrefois occupé par les vastes empires dont les fortes densités démographiques jointes à la cohésion interne ont permis aux Indiens de jouer jusqu'à ce jour un rôle déterminant. La prédominance de formations montagneuses a fait de ces pays de grands producteurs de minerais, d'abord l'argent, puis le cuivre, l'étain, le fer.

La présence de communautés indigènes solidement implantées et la possibilité d'en exploiter le travail et la main-d'oeuvre sont à l'origine d'une organisation dualiste de l'économie et de la société. Un mode de production qui rappelle le féodalisme européen s'est développé en prise directe sur un mode de production tributaire et communautaire. La croissance des métis s'est accompagnée tantôt

d'une intégration au premier secteur (comme au Chili), tantôt de l'essor d'une économie paysanne (au Mexique). Le capitalisme a mis du temps à s'imposer et à éliminer les formes de coercition qui, si elles constituaient des solutions de facilité, bloquaient le développement des forces productives; le processus demeure inachevé particulièrement au Guatemala et en Équateur.

B) L'Afroamérique:

Sur la façade atlantique depuis le Brésil jusqu'au Mexique, dans les Caraïbes, s'étend l'aire des "Amériques noires". Les habitants primitifs de ces terres étaient des nomades ou des semi-sédentaires qui ne purent résister à l'exploitation effrénée dont ils furent l'objet aux Antilles, aux épidémies et aux incursions de chasseurs d'esclaves. La presque totalité des Indiens ont disparu en l'espace d'un siècle. On les remplaça par des esclaves noirs qu'on arracha à l'Afrique, y provoquant des pertes considérables reliées à la chasse aux esclaves (razzias vers l'intérieur, guerres) et aux conditions de transport. La traite moderne -- inaugurée avec la découverte de l'Amérique et poursuivie sur trois siècles et demi -- aurait amputé l'Afrique, selon des estimations crédibles, de 40 millions de ses membres, y provoquant une longue stagnation démographique.

Encore au milieu du XIX^e siècle, la population d'origine africaine l'emportait dans les Caraïbes et au Brésil. L'élément africain se trouve aujourd'hui concentré dans les îles et dans les plaines côtières, chaudes et humides. Ces régions virent très tôt apparaître des plantations vouées à la culture de produits tropicaux (sucre, cacao, coton, tabac). Le mode de production esclavagiste y régna jusqu'en plein XIX^e siècle pour ensuite ouvrir la voie au capitalisme et à l'économie paysanne. Ce passé esclavagiste continue à imprégner les rapports sociaux. Une enquête réalisée à São Paulo vers 1955 montrait que la discrimination était encore forte chez les étudiants de classe moyenne: 77 % des répondants étaient opposés à une union avec un Noir et 55 % rejetaient une alliance avec un mulâtre.

Si les Africains n'ont pu, en raison de leur déracinement et de la fragmentation qu'imposait la vie domaniale (on prenait la précaution de mélanger sur les plantations les esclaves selon leur prove-

nance), transplanter leurs langues, ils ont par plus d'un aspect marqué le continent, surtout dans les domaines offerts à leur action libre: la religion comme refuge, la fête comme échappatoire, la cuisine comme occupation. Ils ont introduit des pratiques religieuses résultant de l'identification de saints catholiques avec des dieux africains: candomblé de Bahia, vaudou haïtien; la musique porte leur empreinte: samba brésilienne, rumba cubaine; la langue a pris des colorations originales: le brésilien est un portugais adouci et simplifié, le créole est un mélange de français, d'espagnol et de dialectes.

Pour une ethnologie de la bouffe au Brésil

Ainsi l'habitant de Sao Paulo a-t-il adopté, et amélioré les pâtes et les pizzas italiennes sans abandonner certains plats traditionnels de l'héritage luso-brésilien. Mais dans son quotidien, le Paulista choisit une cuisine internationale influencée par la diététique. Il mange donc des crudités, souvent cultivées par les Japonais et leurs descendants, alors que dans le Nordeste on dit en plaisantant que la salade, c'est du fourrage pour le bétail.

Ces différentes attitudes s'expliquent par les conditions climatiques - les légumes sont des produits de luxe dans le polygone des sécheresses - et par les coutumes ancestrales. Ainsi les abats de porc sont indispensables pour la confection d'une *feijoada* parce que ce plat national était à l'origine destiné aux esclaves, et que aujourd'hui, il ne viendrait à l'esprit de personne de les remplacer par des morceaux de viande plus nobles!

À Manaus ou à Belém do Para, les plats de poissons et de manioc sont l'héritage direct des tribus indiennes de la région. L'une des plus exquises friandises de manioc, le *beiju*, dérivé du mot tupi *mbeiu*, ne cache pas son origine.

À Salvador de Bahia, la cuisine afro-brésilienne règne encore. Il n'est que de voir les négresses de blanc vêtues, qui confectionnent leurs ragoûts avec de l'huile de palme, des herbes et surtout du piment -- pour les touristes, elles précisent que les plats peuvent être servis "chauds" ou "froids", entendez fortement pimentés ou pas --, ou les gâteaux à la noix de coco, pour sentir la marque de l'Afrique. Là encore, l'étymologie est élocuente: le mot qui désigne la boulette de haricots frits dans de l'huile de palme, fortement épicée et servie avec des crevettes, l'*acarajé*, appartient à la langue yoruba.

Les gauchos du sud restent fidèles au maté et aux grillades chères aux éleveurs qui sillonnaient la pampa. Et depuis la fin du XIX^e siècle, des milliers d'immigrés européens, syriens, libanais et japonais ont révolutionné les goûts brésiliens. Mais dans l'accumulation de ces cuisines, l'apport des Portugais n'est pas négligeable: on connaît leurs innombrables manières d'accommoder la *bacalhoad* (morue) et le *cozido* (pot-au-feu ibérique).

Aujourd'hui encore les Brésiliens apprécient les gâteaux que faisaient les religieuses, tels les beignets de sainte Claire.

Ces plats restent distincts, on n'assiste pas à un syncrétisme culinaire inconnu ailleurs, même si le riz au lait est plus relevé à Bahia qu'à Lisbonne. Il est bien des manières d'accommoder les haricots noirs à la viande séchée servis avec du riz et de la farine de manioc. Ces influences et ce brassage culturel sont toujours pleins de sens pour un Brésilien, qui distingue une cuisine comme un accent. Malgré l'uniformisation des grandes villes, où s'est imposé le "hamburger-coca-cola", manger dans une famille demeure un bon moyen d'en connaître les origines. La richesse de ce monde de saveurs, d'odeurs et de couleurs, s'apprécie dès le marché. Il existe des dizaines d'espèces de bananes; si la plupart se mangent crues, certaines sont cuites ou frites avec de la cannelle. Enfin l'alcool de canne à sucre traditionnel, la *cachaça*, résiste également à l'invasion du whisky et de la vodka "made in Brazil". (Mario Carelli, *Brésil: épopée métisse*. Paris: Gallimard, "Découvertes, 29", 1987. pp. 116-117)

3) L'Euroamérique:

Elle couvre tout le "cône sud" du continent, regroupant le Chili, l'Argentine, l'Uruguay et le Brésil méridional. La culture européenne y prédomine largement; il ne subsiste en fait que de rares îlots de groupes africains et indiens. La population aborigène y était peu nombreuse au moment de la conquête et les derniers foyers de résistance furent détruits avec l'ouverture de la Patagonie vers 1875.

Parent pauvre de l'Empire espagnol, moins en raison de sa position excentrique qu'en raison de l'absence de mines exploitables et de denrées exportables, cette région connut à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle, à l'instar des États-Unis et du Canada, un afflux d'immigrants européens, la plupart en provenance d'Italie et des autres pays méditerranéens. On calcule que 90 % de la population argentine et uruguayenne est formée de descendants de ces immigrants. Ces vagues successives ont ainsi contribué à noyer les contingents indiens et noirs encore importants au début du XIX^e siècle. Les groupes ethniques les plus importants sont les Italiens (les Porteños des classes populaires parlent un dialecte fortement italianisé), les Allemands (surtout importants dans la pointe sud du Brésil et du Chili où ils ont conservé une grande autonomie), les Juifs (la collectivité juive argentine est la 5^e plus importante hors d'Israël). L'Euroamérique se transformera, grâce à l'immigration, de wagon de queue

de l'Amérique latine en wagon de tête. L'Europe lui tiendra lieu de locomotive. Les immigrants chercheront à y reconstituer des «petites Europes», rendant plus difficile l'émergence d'un sentiment national. Il n'en demeure pas moins que l'Euroamérique est la plus homogène des Amériques latines.

Il y règne un climat tempéré semblable à celui de l'Europe et le paysage, ici plat et ouvert, là montueux et clos, rappelle à la fois les grandes plaines de l'Europe centrale et le relief des plateaux ibériques.

Ce fut longtemps le domaine de l'élevage, ou plus exactement, de la chasse à un bétail semi-sauvage recherché davantage pour sa peau ou sa toison que pour sa viande. Le nomadisme animal et humain prit fin tard au XIX^e siècle avec la mise en service des frigorifiques et l'exportation consécutive de viandes vers l'Europe. À la même époque se développa une formidable agriculture céréalière (au Brésil, le café occupa la même place) orientée vers l'exportation outre-Atlantique. Le peuplement très lâche, joint à la spécialisation pastorale de la région, a facilité l'apparition de vastes domaines. Les vagues migratoires sont venues renforcer les structures latifundiaires; si les colons ont accepté le statut de locataires, ils ne purent être réduits en servage: ils se transformèrent plutôt en ouvriers urbains, créant des conditions favorables à l'essor du capitalisme.

Conclusion

En somme, l'Amérique latine constitue une communauté historique, longuement élaborée par des groupes ethniques amérindiens auxquels ont succédé ou se sont joints, juxtaposés ou fondus, des immigrants méditerranéens, et des Noirs importés d'Afrique dans leur sillage, puis, après 1840, des Asiatiques. Elle n'est pas une sur le plan socio-culturel; chacun des sous-ensembles s'individualise par son milieu, son peuplement, sa trajectoire historique. Il y aurait à ce compte des Amériques latines, mais il est possible de reconnaître sous cette surface variée une même modalité ibéro-américaine de l'histoire mondiale. Les expériences communes l'emportent sur les aventures solitaires. Jusqu'au début du XIX^e siècle, l'Amérique latine a fait partie de l'empire espagnol (à l'exception du Brésil rattaché au Portugal, de Saint-Domingue longtemps colonie française, des Antilles anglophones et néer-

landaises). L'indépendance a entraîné une balkanisation, mais le néocolonialisme a pris la relève du vieil impérialisme ibérique en attendant que l'impérialisme "yanki" ne suscite de nouvelles solidarités.

On retiendra ici que l'Amérique latine forme un creuset d'où émerge une Amérique **métisse**.

II. LES PEUPLES "FONDATEURS" (AVANT 1492)

1. L'Amérique avant Colomb

Une importante différenciation des sociétés existait en Amérique vers 1500. On distingue trois grandes familles au plan de l'organisation sociale et politique.

- Certaines sociétés vivent sur le mode des tribus: ce sont des peuples nomades, des groupes de cueilleurs-chasseurs, des pêcheurs.
- D'autres sont organisées en chefferies: ce sont des sociétés d'agriculteurs constituées en micro-États (telles les cités-États mayas, riva-les).
- D'autres enfin ont une structure étatique et font partie d'États impériaux, multiethniques formés par l'assemblage de chefferies ethniques hiérarchisées, contrôlant de grands espaces, de grands projets (tels les Aztèques et les Incas).

Vers 1500, l'Amérique compterait plus de 350 tribus, 15 centres culturels et plus de 160 familles linguistiques. Cette diversité était le produit d'une histoire propre, d'un long processus d'évolution indépendante. Ces différenciations rendaient compte de formes d'adaptation à des milieux distincts.

Comment expliquer ces différences? On peut distinguer trois ordres de facteurs. Les uns font appel à la base matérielle et gravitent autour de la nature et de l'ampleur du surplus disponible (en produits ou en travail). D'autres renvoient à des structures organisationnelles et à une continuité par delà les changements de régimes. Il y a enfin des facteurs d'ordre superstructurel, découlant de la religion et de l'idéologie.

Quelles sont les sources de nos connaissances sur les sociétés précolombiennes?

- les fouilles archéologiques et les artefacts (grâce aux datations au carbone 14 ou à la dendrochronologie).
- les chroniques précolombiennes (les codex sont cependant d'interprétation difficile);
- les récits des conquérants;
- des chroniques rédigées par des descendants et des religieux;
- des enquêtes menées par les religieux (Sahagun) ou par les autorités espagnoles (*Relaciones*).

a) Le problème des origines

D'où vient l'homme américain? Cette question, les hommes du XVI^e siècle se l'ont posée dès qu'ils eurent conscience que l'Amérique constituait un nouveau monde. Prédomine alors l'explication biblique: les Indiens seraient les descendants d'un des tribus perdues d'Israël. Il y a aussi l'explication historique: les Indes seraient les Hespérides des anciens. Ces deux approches témoignent d'un même **processus réducteur**: placer le nouveau dans le cadre de l'ancien, réduire l'inconnu et l'autre au connu et à sa propre expérience. Encore au XIX^e siècle couraient des théories très loufoques. En 1827, John Ranking voulait démontrer que les Mongols avaient conquis le Pérou et le Mexique avec des éléphants; en 1885, Vining défendait l'idée que les moines bouddhistes d'Afghanistan avaient découvert l'Amérique au V^e siècle. Et on pourrait citer quantité d'autres ouvrages tout aussi curieux. Ils évoquent la sensibilité d'une époque et révèlent la volonté de nier l'originalité de l'Amérique pour mieux justifier la conquête: ces thèses font partie de l'**arsenal idéologique** dont s'entoure tout impérialisme.

La théorie la plus écoutée veut que l'homme américain soit venu d'Asie par le détroit de Behring. Reste à savoir si l'Alaska fut le seul point d'entrée et si l'immigration se fit en une seule vague. P. Rivet était partisan d'une origine multiple, en accord avec l'existence en Amérique de 120 à 150 familles linguistiques; il soulignait les ressemblances lexicales entre la famille Hoka et le Malayopolynésien (140 concordances) et entre les langues Con et l'Australien, ce qui impliqueraient des échanges entre l'Amérique et l'Océanie.

Et surtout, le peuplement américain se serait fait en plusieurs vagues dont les premières remonteraient à

plus de 20 000 ans, peut-être à 50 000 ans. On compte actuellement 26 sites occupés par des groupes humains depuis au moins 12 000 ans. Les plus vieilles momies Chinchorro remontent à 5860 av. J.C. Les Inuit appartiendraient à la dernière vague: n'ont-ils pas d'ailleurs les traits les plus mongoloïdes?

On retiendra deux faits:

- l'Amérique a été le creuset d'éléments très hétérogènes (australien, mélanopolynésien, paléoasiatique, néoasiatique) en accord avec la thèse du polymorphisme, c'est-à-dire de la diversité des formes physiques et des langues. Quoi de commun en effet entre les Sioux de taille élevée, au crâne allongé et au nez étroit et les Mayas du Yucatán, trapus, brachycéphales au nez presque sémitique.
- la relative ancienneté de l'homme américain, alors que les anthropologues du passé s'acharnaient à en défendre la jeunesse.

b) L'évolution

1^o Une première étape est franchie quand les groupes humains, délaissant l'économie nomade de cueillette, commencent à se sédentariser et domestiquent les plantes et les animaux. On assiste alors à la fixation des villages et/ou des hameaux à proximité des zones de culture ou d'élevage. La naissance des communautés paysannes correspond ainsi à la révolution du néolithique. En Amérique centrale, celle-ci se manifeste par la domestication du maïs.

Les plus puissantes civilisations amérindiennes furent en effet les **civilisations du maïs**, le manioc demeurant l'aliment de base des cultures pauvres de l'Amazonie et des Caraïbes, bien que sa consommation exprime une capacité d'invention, car le manioc est une plante vénéneuse dont il faut extraire le poison au moyen d'une sorte de presse en vannerie pour que la farine devienne comestible. Le maïs est une plante miraculeuse: par sa qualité nutritive, par sa croissance rapide, son rendement abondant et son adaptabilité à divers milieux, le maïs l'emporte sur toutes les autres céréales. Et surtout c'est une culture qui exige de faibles efforts: sa racine peu profonde n'exige pas de labourage, ni d'engrais; 50 journées de travail permettent d'assurer une récolte annuelle largement suffisante aux besoins. Cela

signifie que le paysan du maïs a des loisirs; ils seront utilisés pour d'immenses travaux à l'égyptienne. Le maïs est autochtone à l'Amérique comme l'ont démontré des fouilles menées dans la vallée de Tehuacán. On a ainsi mis à jour, dans une couche ancienne, sur l'horizon 5000 A.C., un maïs primitif, sauvage; l'épi ne mesure qu'un pouce avec une cinquantaine de grains et les feuilles qui entourent l'épi ne forment pas une gaine persistante. Les grains peuvent se disséminer facilement et se reproduire aisément. À un niveau plus récent, on trouve un épi de deux à trois pouces plus volumineux; dans les strates supérieures, l'épi a pris du volume et se trouve enveloppé dans une gaine épaisse; le grain ne peut donc plus se disséminer, l'homme devant intervenir. Entre le maïs sauvage et le maïs domestiqué s'était produite une hybridation; l'homme avait croisé le maïs sauvage avec une plante inconnue pour donner un épi plus long, plus gros et mieux enveloppé.

2° L'agriculture permet la formation d'un **surproduit**. Celui-ci peut prendre la forme d'excédents, entraînant une division du travail et apparition d'artisans, de sorciers et de prêtres, ou il peut prendre la forme de temps libre, permettant de grands travaux, tels que la construction d'ouvrages de fortification, d'irrigation et de temples. Cette époque est marquée par la formation d'États venant chapeauter une multitude de communautés: l'État naîtrait de conflits entre les communautés pour l'utilisation des terres, de l'eau, des pâturages et tiendrait sa raison d'être d'une fonction d'arbitrage. Les conditions de développement de la communauté mexicaine ou andine néolithique exigeaient par conséquent, des superstructures politiques, territoriales ou religieuses.

Les premiers détenteurs du pouvoir d'État auraient été des prêtres qui organisèrent des lieux de culte, bâtirent des temples, provoquèrent des pèlerinages à rayonnement lointain (ex: Chavin au Pérou), arbitrèrent des conflits éloignés et se convertirent en maîtres politico-religieux.

3° Entre le IX^e et le XI^e siècle, dans la zone méso-américaine comme dans la zone andine, la caste sacerdotale est déplacée par des guerriers qui s'imposent aux communautés indigènes par la force et mènent des entreprises de conquête contre les tribus jusqu'alors indépendantes des États. À ces **États théocratiques**, première forme de société de

classes, succèdent des **États militaires**, expansionnistes, cherchant à se constituer de vastes empires.

À l'arrivée des Espagnols, on pouvait distinguer trois sociétés avancées en Amérique: les Aztèques, les Mayas, les Incas. Par delà les différences sur lesquelles nous reviendrons, elles se caractérisaient: 1° par l'existence de **communautés villageoises** caractérisées par la possession commune du sol et organisées, partiellement sinon totalement, sur la base de rapports de parenté; 2° par la présence d'un **pouvoir d'État** qui exprimait l'unité réelle ou imaginaire de ces communautés, exerçait les fonctions économiques d'utilité générale (irrigation, défense, redistribution, etc.) et s'appropriait en retour une partie du travail — sous forme de services (corvées) — et de la production — sous forme de biens versés comme tribut ou de redevances — des communautés qu'il dominait.

c) L'exemple inca

La société inca mérite une étude plus détaillée, en raison de son originalité qu'ont révélée des travaux récents. Tandis que les Aztèques établissaient, depuis Tenochtitlan, leur domination sur une mosaïque de peuples du Mexique central, un groupe quechua entreprenait, depuis Cuzco, une poussée expansionniste prodigieuse qui aboutit au bout de cinquante ans, à la fin du XV^e siècle, à l'annexion des territoires situés entre le nord de Quito et le Río Maule au sud du Santiago du Chili et s'étendant sur 4000 kilomètres. Cet empire s'appelait le *Tahuantinsuyo* (les quatre provinces): quatre routes partant de Cuzco, nombril de l'empire, reliaient la capitale aux quatre *suyu*; ces routes seront reprises par les Espagnols et leur serviront de réseaux routiers. Le génie incaïque se manifeste dans l'organisation des hommes et l'administration des choses, dans un système hautement centralisé destiné à tirer le meilleur parti des rares possibilités et ressources de la nature andine: routes, greniers, courriers, auberges d'État, hiérarchie de fonctionnaires reliant le plus petit village à l'un des chefs de province, puis à l'Inca suprême. Cet empire puissamment centralisé a su imposer au peuple soumis sa langue et son culte solaire: encore aujourd'hui le quechua subsiste à côté de l'espagnol, avec des institutions, des usages et des croyances qui percent à travers le vernis colonial. Il convient de préciser que cette

centralisation allait de pair avec la préservation de formes d'autonomie pour les chefferies ethniques.

Voyons maintenant la structure de cette société. La cellule sociale de base était l'*ayllu*: ensemble de familles unies par des liens de parenté ou d'alliances. L'*ayllu* se reconnaissait un chef, le *kuraka*, descendant mythique du fondateur du groupe, une divinité tutélaire, la *waka*, le plus souvent ancêtre du *kuraka* et sur laquelle le *kuraka* prenait appui pour exercer son autorité: elle résidait dans la montagne voisine. L'*ayllu* possédait un terroir, la *marka*, réparti périodiquement par parcelle au chef de famille selon les besoins et la qualité du sol.

L'*ayllu* était saisi dans des réseaux de relations **asymétriques**: 1° au niveau interne, avec le *kuraka* sur le plan politique et avec la *waka* sur le plan religieux (tous deux avaient droit à des prestations de travail); 2° au niveau externe, avec l'inca au plan politique et avec le soleil au plan religieux (tous deux bénéficiaient de prestations de travail sur des terres affectées à leur service). En contrepartie, le *kuraka* était soumis aux dons et à l'entretien des travailleurs; l'inca de son côté assurait des travaux d'infrastructures (routes, canaux d'irrigation, forêts, terrasses). La **redistribution** demeurant incomplète, une différenciation sociale était possible. Le mouvement inverse n'existait pas pour la *waka* et le soleil: les terres consacrées au culte avaient pour fonction de soutenir l'ordre cosmique et d'entretenir le clergé voué à cette fonction.

Plusieurs *ayllus* formaient une **chefferie**, chacune intégrée dans une chefferie plus grande. Dans ces unités sociopolitiques, les unes englobées, les autres englobantes, chaque niveau fonctionnait à l'aide d'un système redistributif reliant les colonies et les *ayllus* étagés selon le principe de la verticalité écologique et permettant l'accès direct à un très grand nombre de ressources. Le commerce dans un tel système intégré demeurait marginal.

À l'étage supérieur, l'empire inca opérait la synthèse de l'organisation pyramidale sur laquelle il reposait et prolongeait l'échafaudage de chefferies. S'il répétait la chefferie dans son fonctionnement, en se développant, il créait les conditions du dépassement de la chefferie pré-incaïque. Il se dota en effet de moyens propres: serfs d'État (*yanas*), colonies, monastères-ateliers où des vierges tissaient la

laine des troupeaux du soleil, et une bureaucratie importante, tous des moyens qui assuraient à l'État la production de masse qui le rendait moins dépendant des réciprocitys traditionnelles ébranlées par les déplacements de population au sein des chefferies. C'est dire que l'ordre tribal hiérarchisé se désagrégait sous l'action de la structure étatique. En faisant des donations ouvertes à la transmission par voie héréditaire le souverain favorisait le développement de la possession privée, très éloignée du type de possession collective qui avait caractérisé la société communautaire d'origine. Ces privilégiés, bénéficiaires des largesses de l'État en arrivent à former un embryon de classe féodale, elle-même ambitieuse de se créer des clientèles.

Que sait-on des sociétés andines avant 1532?

Nos connaissances dépendent peu de l'archéologie -- le Pérou n'est pas le Mexique -- mais beaucoup des récits contemporains de la conquête et des chroniqueurs qui ont écrit au cours du premier siècle.

Les Andes offrent un paysage étonnant pour les conquérants. Elles offraient de l'inédit (froid, chaud, sec, profond). Le Tawantinsuyu apparaissait comme un pays aux richesses inépuisables (après le pillage).

L'énigme andine: comment une population aussi dense (peut-être 10 millions) a-t-elle pu se développer dans un univers aussi difficile (300 nuits de gel par année)? L'ethnohistorien John Murra en fournit des raisons:

- La fragmentation de l'espace, un handicap, se transformait en un atout. Elle était la source de diversité du potentiel andin. Les peuples andins surent mettre en communication plusieurs étages écologiques, chacune fournissant ses produits. Un exemple d'adaptation: les écarts de 30° C en 24 h. servent à élaborer le *ch'unu* et le *ch'arki*.
- L'accès complémentaire à ces étages et aux ressources qui leur étaient associées signe la "complémentarité verticale". Une même communauté avait des membres à plusieurs étages, obtenant ainsi maïs, coca, pomme de terre, poisson, camélidés. La communauté comptait un noyau avec plusieurs satellites. Cette organisation de l'espace était antérieure aux Incas. Des caravanes ramassaient les produits de communautés pour les apporter à d'autres. Des communautés pouvaient être très dispersées. Murra parle d'une "stratégie d'archipel".
- Les Incas pratiquent une domination indirecte, absorbant les chefs ethniques naturels.
- Les communautés deviennent multi-ethniques avec l'installation de colons (*mitmaq*). En 1532, les distances des satellites par rapport au noyau avaient atteint un point extrême: les Lupaqa (lac Titicaca)

avaient des colons à Quito et au Chili! L'empire inca avait atteint ses limites. Il fallait procéder à des transferts d'hommes pour garder les frontières ou de femmes pour tisser les vêtements destinés aux garnisons et soldats. Ces déplacements étaient source de tensions et de révoltes. Les *mitmaqs* et les *yanacunas* s'allieront aux Espagnols.

d) L'exemple aztèque

Plus au nord, au Mexique, s'étendait l'empire aztèque. Il se composait à l'arrivée des Espagnols de 38 provinces, entités économiques plus que politiques assujetties à payer le tribut. Deux siècles s'étaient écoulés depuis la fondation de Tenochtitlán; on comprend alors la force expansionniste de ce peuple qui, quelques siècles auparavant, nomadisait au sud des États-Unis. Il en était venu à dominer tout le Mexique central, ne laissant subsister que quelques enclaves. La plupart des provinces s'administraient elles-mêmes, mais devaient en raison de leur soumission payer l'impôt. Chaque province était imposée selon sa capacité de production et selon ses possibilités en rapport avec son climat, sa faune et sa flore: les pays tropicaux versaient le tribut en cacao et en coton, Oaxaca envoyait de la cochenille, presque toutes les provinces devaient fournir des tissus, des céréales. La concentration de la richesse se faisait donc en faveur de Tenochtitlán, où habitaient l'empereur, les prêtres et les fonctionnaires. A même ce trésor public, on distribuait au peuple des vivres et des vêtements, on payait les artisans et les fonctionnaires, on ravitaillait les armées; en temps de disette, les greniers impériaux étaient ouverts. Il y avait ainsi un mécanisme de redistribution des richesses. Les Espagnols s'approprièrent ce remarquable système de levée du tribut.

Comme dans la société andine, la cellule de base de la société aztèque était le *calpulli*. Le calpulli se reconnaissait un chef, le *tlatoani*, chargé de distribuer des lots et de surveiller l'utilisation du terroir. Celui-ci se partageait en terres communales et en terres de culture. L'attribution d'une parcelle avait un caractère viager, ne revenant au calpulli que si l'usufruitier n'avait pas d'héritier. On observe l'apparition larvée d'un droit de succession.

La structure communautaire était coiffée par un pouvoir d'État de caractère despotique qui en échange de grands travaux (routes, fortifications, irrigation) exigeait des prestations en nature sous

forme de tribut. Au moment de la conquête, on distinguait des terres du roi, celles des dignitaires, celles des guerriers. D'abord attribués de fonction, ces terres étaient en passe de se muer en propriétés de castes, privées et transmissibles; on y lit la transformation des rapports de propriété qui coïncide avec l'apparition de paysans sans terre, métayers vivant sur des domaines des dignitaires et liés à eux par des rapports personnels. L'inégalité des fortunes immobilières devenait la règle et serait accentuée par la conquête.

Peuple du soleil, les Aztèques étaient obsédés par la crainte que le soleil ne se lève pas un beau matin, précipitant du coup le monde dans le néant. Pour renaître, le soleil exigeait du sang: de cette notion fondamentale découlaient la **guerre sacrée** et la pratique des sacrifices humains. La guerre, si elle avait des buts positifs telle que la conquête du territoire, permettait surtout de capturer des victimes; on peut dire que la tyrannie sanguinaire des dieux servit de stimulant aux Aztèques dans la conquête territoriale et de justification à leur impérialisme.

À la différence des sociétés aztèque et inca, les sociétés mayas de la péninsule du Yucatán ne connaissaient pas au-dessus d'une structure communautaire une superstructure centralisée. Les Mayas s'identifiaient à l'une ou à l'autre des **cités-États** souvent rivales. Le lien entre les villages et les cités n'était pas que religieux, car il comportait le versement de tributs.

L'énigme maya

Les Mayas du Yucatán et du Guatemala ont été le peuple le plus étonnant, sans doute parce qu'au moment de la conquête ils représentaient déjà une civilisation amoindrie, ayant laissé de son passé prestigieux nombre de traces dans la pierre, dont les fameux hiéroglyphes inscrits sur les stèles. L'accumulation de fouilles et d'analyses aboutit à une nouvelle interprétation, éloignée de la vision romantique d'une société pacifique, profondément religieuse.

La civilisation maya apparaît comme une société organisée en cités-États rivales cultivant chacune sa personnalité. Cette société est très compétitive et son histoire est remplie de batailles, d'annexions, de tributs cédés et d'alliances. Dans chacune de ces grandes cités — celles qui ont droit à un "glyphe-emblème" — un roi, égal à un dieu, porte la responsabilité du bon fonctionnement de l'univers. Pour s'imposer à ses sujets et rivaux, le roi vit dans un palais des plus somptueux, fait construire des temples à la gloire de ses ancêtres au

sommet de pyramides les plus hautes. La lutte de prestige entre les familles régnantes a affaibli les peuples. Ajoutée au déclin de l'agriculture et aux guerres intestines, elle causera l'effondrement de la civilisation maya classique. (Pour en savoir plus sur l'épopée archéologique qui aboutit à une relecture du passé maya, voir Claude Baudez et Sydney Picasso, *Les cités perdues des Mayas*. Paris: Gallimard, "Découvertes Gallimard", 1987. 176p.)

Beaucoup d'autres énigmes persistent

Prenons le cas des **Olmèques**. Ils apparaissent 25 siècles avant les Aztèques dans la jungle du Golfe du Mexique. Leur civilisation fleurit entre 1200 et 300 avant J.C.

Ils établissent des routes commerciales, développent des rituels (le jeu de balle, la saignée, le sacrifice humain) qui seront repris par d'autres cultures mésoaméricaines. Ils établissent les premiers centres urbains: San Lorenzo ne faisait vivre que quelques milliers. La Pyramide de La Venta s'élève à 300 m, une hauteur qui représente la moitié de la pyramide de Chichén Itzá. Mais ils ont déjà une conception religieuse de l'urbanisme: toutes les buttes de La Venta sont orientées à 8° NO.

Ce n'était sans doute pas un État unifié, mais une collection de chefferies (San Lorenzo, La Venta, Tres Zapotes, El Manatí).

L'art olmèque nous a laissé ces têtes colossales en basalte (1,5-3 m pesant jusqu'à 18 t.), sans doute des effigies de leurs dirigeants. Comment ont-ils transporté ces blocs depuis des carrières éloignées de 120 km avant de les hisser, comme à San Lorenzo, sur un plateau de 46 m de hauteur? En utilisant des radeaux?

Les Olmèques ont aussi façonné des dragons, des oiseaux, des nains, des bossus et surtout des demi-jaguars (mi-hommes/mi-jaguars).

Chavín fut "la matrice de la civilisation andine" (J.C. Tello), entre 1000 et 300 BC, l'équivalent de ce que furent les Olmèques en Mésoamérique. Le motif du caïman pointe vers une origine amazonienne.

Deux grands centres postérieurs lui succèdent dans les Andes (500-1000 AD): **Tiwanaku** (Titicaca) et **Wari** (Ayacucho).

Parallèlement, se développent d'autres civilisations sur la côte (grâce à l'irrigation indispensable dans cette zone désertique), appréciées pour leur production textile et céramique: Nazca, Paracas, Chimú.

Autre cas mystérieux: **Machu Picchu**, une cité perdue pendant des siècles avant d'être découverte en 1911. Il s'agit d'un site inexpugnable. Plusieurs hypothèses ont été avancées pour expliquer la naissance et la disparition de cette grande cité.

Les **Moche** ont construit près de Trujillo les deux plus grandes pyramides d'Amérique, celle du Soleil (228x135x48m) et celle de Lune (80x60x21), en utilisant

50 M briques d'adobe. Les neufs citadelles de Chan Chan construits par les Chimú constituent le plus grand complexe d'adobe couvrant 28 km².

Pour résumer, nous sommes en présence de trois formations caractérisées par la séparation de la société en deux classes essentielles: la **paysannerie**, organisée en communautés, et une **classe dirigeante** qui monopolise les fonctions d'organisation **politico-religieuse** et perçoit un **tribut** (en travail, en nature, ou les deux) sur des communautés rurales. Il s'agit là d'une des formes de transition des sociétés sans classes aux sociétés de classes: elles combinent des rapports de production et d'organisation sociale propres aux sociétés sans classes — forme communautaire d'accès à la terre, rapports de parenté, réciprocité — et des rapports de production et de domination nouveaux qui en font une société de classes — l'État s'attribue un droit éminent sur le sol (par conquête, par exemple), accapare une partie du produit social, contrôle la circulation de certains biens, reconnaît des formes héréditaires d'autorité basées sur la supériorité de naissance; l'État est incarné par un souverain qui appartient à certains lignages qui justifient leur suprématie par des légendes et leur capacité d'approcher les êtres naturels (ainsi, à l'occasion de la fête du Raymi, l'inca ordonnait le chaos pour le transformer en cosmos), la **religion** justifiant le pouvoir et occultant l'exploitation dont la paysannerie faisait l'objet en l'intégrant dans une vision du monde.

Cet exemple montre à quel point la religion est dominante dans les premières sociétés étatiques comme la parenté est dominante dans les sociétés primitives et villageoises. Le mode de production étatique confère donc aux fonctions politico-religieuses un rôle nouveau, dominant, dans l'organisation de la production et dans le mécanisme de reproduction de la société. Alors que l'ancien mode de production communautaire déterminait le rôle dominant des rapports de parenté au sein de la communauté traditionnelle, le mode de production étatique d'une part anéantit ce rôle dominant des rapports de parenté dans la nouvelle organisation sociale, leur laissant le rôle secondaire de continuer à organiser la subsistance des communautés locales et, d'autre part, transfère le rôle dominant au nouveau rapport politico-religieux qui déborde entièrement l'ancien cadre villageois et tribal.

Bien sûr, je m'en suis tenu ici à l'armature des sociétés indigènes. Il faudrait également parler des artisans, des négociants, intégrés à la classe dirigeante. Ainsi, dans la société aztèque, les artisans formaient des corporations groupées, avec leurs propres quartiers, avec leurs dieux; le travail s'effectuait à domicile ou dans des ateliers installés dans les palais; largement rémunérés, ils n'étaient pas astreints aux corvées. Quant aux négociants, ils formaient une classe en voie de conquérir sa place à côté d'une aristocratie militaire et sacerdotale. Ils jouaient un rôle important dans le transfert du tribut, mettaient en communication des régions distantes et servaient d'espions pour l'expansion aztèque.

La continuité dans la rupture

En moins de deux siècles, les Aztèques et les Incas, d'obscures tribus, réussirent à se transformer en empires expansionnistes soumettant une variété de peuples. Le secret de leur succès est à chercher dans le maintien d'une **continuité**, dans leur capacité à exploiter les structures rencontrées et les mécanismes de domination.

Dans les sociétés précolombiennes, les Empires passent, les chefferies restent. Ainsi les Incas représentent un sommet dans une série. Le Pérou avait connu avant eux plusieurs cycles de centralisation autour d'un pôle, suivie d'une fragmentation. Il y avait eu Chavín, puis Wari, avant Cuzco. Les Aztèques sont les successeurs des Toltèques (Tula) qui avaient établi leur capitale à proximité d'un ancien centre (Teotihuacán).

Les **Aztèques** représentent une tribu de guerriers nomades qui réussit à construire une civilisation urbaine raffinée. Le moteur de leur expansion fut le culte solaire. Ils faisaient la guerre pour obtenir des prisonniers que leurs prêtres offrieraient en sacrifices au dieu-Soleil. Les conquêtes et les sacrifices servaient à préserver un ordre cosmique. C'était une religion empreinte de pessimisme, dans laquelle les cycles (de 52 ans) et les mythes jouaient un grand rôle. L'accumulation de richesses entretient des rivalités. L'empire aztèque intègre les peuples en leur imposant un tribut, tout en leur reconnaissant une grande autonomie, respectant les pouvoirs, les institutions et les traditions locales. Il pratique la fusion des panthéons. L'empire ressemble à «une immense toile d'araignée, tissée depuis Tenochtitlán, dont les réseaux reposent sur des relations d'alliances matrimoniales, de services échangés, de dépendance et de chantage» (Gruzinski). Ce pouvoir n'a rien de totalitaire.

Les **Incas** ont une origine aussi modeste. Le moteur de leur expansion fut le culte des momies. Chaque Inca devait de son vivant constituer un trésor pour assurer à sa mort l'entretien de sa momie, ce qui l'incitait à mener des conquêtes. Ce culte de la momie était dérivé du culte

des ancêtres pratiqué par les peuples andins. Les Incas développèrent le culte du soleil, faisant de l'Inca le fils du Soleil. Il s'agissait ici d'un empire très centralisé, avec une langue (le quechua), le culte à l'Inti (soleil). Les Incas furent des bâtisseurs, excellant dans la gestion des hommes et des ressources. La **mita** (une corvée pesant sur les ayllus) leur procurait des biens les plus divers qu'ils pouvaient ensuite redistribuer. Ils intégraient les élites des ethnies qu'ils subjuguèrent à l'empire.

Il s'agissait, dans un cas comme dans l'autre, de sociétés hiérarchisées, différenciées. Les Espagnols pourront exploiter les divisions sociales et les rivalités ethniques pour conclure des alliances contre les groupes dominants. Ils reprendront à leur tour, sans le savoir, des mécanismes de domination pratiqués par les Empires antérieurs.

Il aurait fallu parler aussi de sociétés moins connues mais tout aussi complexes peut-être, telles que les Tarasques, les Zapotèques, les Chibchas, etc. Il existait aussi en Amérique au moment de la conquête une multitude de sociétés primitives de cueilleurs et de chasseurs, sans organisation en État, et qui résisteront longtemps aux Espagnols, car la faiblesse des sociétés conquises dérivait de la complexité même de leur organisation sociale.

L'Amérique est le siège de sociétés très diverses. S'y côtoient des sociétés hiérarchisées et sédentaires et des groupes prédateurs demeurés semi-nomades. La poterie, apparue il y a 4000 ans ici, apparaît plus de 1000 ou 2000 ans plus tard ailleurs, ou n'apparaît jamais.

Concluons par quelques remarques. Sur plusieurs points, les civilisations précolombiennes l'emportaient sur la civilisation européenne qui les conquiert. Tenochtitlan, la capitale aztèque, était un modèle d'ordre et d'hygiène, en dépit de sa population estimée à 300 000 habitants, ce qui en aurait fait la ville la plus peuplée au monde. Elle était dotée d'une organisation commerciale étonnante: le marché de Tlatelolco réunissait chaque jour entre 20 000 et 25 000 personnes. Ces sociétés connaissaient une agriculture intensive: pensons aux *chinampas* (trois à quatre récoltes de maïs, de fèves et de piments par an), à la culture irriguée, très répandue au Mexique et sur les côtes du Pérou, à la culture en terrasses dans les Andes. On leur a reproché de n'avoir pas inventé la roue: elle existait comme jouet, mais ne fut jamais appliquée au travail humain, le milieu physique ne s'y prêtant pas, surtout chez ces sociétés ne disposant pas de bêtes

de trait. Elles ne connurent pas non plus le tour du potier, ce qui ne les a pas empêchés de compter d'habiles céramistes. Chez les Mayas, la religion était inextricablement mêlée à l'astronomie et aux spéculations mathématiques, à la computation du temps et au calendrier. Malgré leur talent de mathématiciens, les Mayas n'ont pas appliqué leur outillage intellectuel à peser un sac de maïs.

Quand on évalue une autre société, il faut se garder du piège de *l'ethnocentrisme*; la logique et l'échelle de valeurs des cultures amérindiennes n'étaient pas les nôtres. Prenons le cas de l'**anthropophagie** qui, de toutes les pratiques "sauvages", est sans doute celle qui inspira le plus d'horreur. À lire les récits de voyageurs du XVI^e siècle, et même au delà, on est frappé de l'importance qu'ils lui prêtent, du dégoût que leur inspire le cannibalisme. Il importe de dissocier les formes proprement alimentaires, l'appétit pour la chair humaine pouvant s'expliquer par la carence d'autre nourriture animale. Il faut aussi reconnaître les formes mystiques, religieuses: on ingère une partie du corps d'un ascendant ou d'un cadavre ennemi pour permettre l'incorporation de ses vertus ou la neutralisation de son pouvoir. Qu'aurait pensé le cannibale de la communion chrétienne?

La faiblesse des civilisations précolombiennes était relative à la puissance des civilisations qui les ont heurtées. La force de l'Europe tient à ce qu'elle a profité de sa position au croisement d'innombrables courants culturels et technologiques. L'Occident est un **entonnoir** dans lequel a coulé tous les traits culturels exportés par les civilisations asiatiques et africaines. L'Europe occidentale, forte de ses contacts avec les autres, ayant emprunté à longueur de siècles, avait au XVI^e siècle les instruments pour dominer le monde.

2. Les antécédents ibériques: le profil de l'Espagne et du Portugal

A. L'Espagne

Attachons-nous brièvement à présenter les coordonnées de l'Espagne au moment où elle s'apprête à transporter en Amérique ses ressources matérielles, humaines et spirituelles.

Il est impossible de comprendre l'Espagne, son histoire et la mentalité de l'Espagnol sans une étude attentive de son milieu. L'Espagne n'est ni l'Afrique, ni l'Europe, mais un **isthme**, un continent mineur. De là dérive son ambivalence géographique: on a dit qu'elle avait renié l'Afrique en 1492 en ne poursuivant pas la reconquête, de même dit-on que l'Europe s'arrête aux Pyrénées. Sa situation en fait un "être historique à part". La péninsule paraît "invertébrée"; elle n'a aucun centre géographique: le plateau central ne communique pas avec le littoral et des cluses étroites, au débouché des plateaux, barrent l'accès aux grandes vallées. Il y a au fond deux Espagnes: l'Espagne centrale et les Espagnes périphériques. L'Espagne centrale, celle de la Meseta, dure, sèche, propice à l'ascétisme, au mépris du gain marchand, prendra les commandes au XIII^e siècle et surtout à partir du XVI^e siècle, et essaiera de dominer sans partage les Espagnes **périphériques**, qui géographiquement et économiquement tournent le dos à l'intérieur. Au centralisme castillan s'opposeront les tendances autonomistes et centrifuges des Espagnes de la périphérie.

Une grande expérience a marqué l'Espagne. Le contact avec l'**Islam**, long de trois à huit siècles selon les régions. Entre les deux mondes apparemment hostiles, il n'y eut pas de coupure, mais des contacts: des musulmans vivaient en zone chrétienne et des chrétiens résidaient en territoire arabe. L'Espagne deviendra le couloir de pénétration des influences arabes dans l'Europe chrétienne. Négation de ce contact, la reconquête, entreprise de colonisation continue doublée d'une guerre sainte, a accusé les différences régionales selon que certaines provinces étaient le fer de lance de la reconquête ou que d'autres, telles l'Aragon et la Catalogne, étaient moins engagées dans la lutte. Sous l'esprit de croisade couvraient les rivalités, les particularismes qui font le lit de la dualité du fait espagnol: la tendance aux attachements infra-nationaux (problème basque et catalan) s'oppose à la tendance à privilégier les idéaux supra-nationaux (Contre-Réforme), d'où la difficulté pour la conscience du groupe espagnol de se définir.

Selon A. Domínguez Ortiz, aucune nation européenne ne s'est interrogée autant sur son identité: sa grandeur passée, ses régionalismes, sa quête de l'universel. L'Espagne a été successivement à la proue (lutte contre l'Islam, lutte contre Napoléon)

et à la poupe (résistance au libéralisme et à la révolution industrielle, guerres civiles) du vaisseau Europe, tantôt avant-poste, tantôt arrière-garde. Ce peuple a joué entre les XVI^e et XIX^e siècles un rôle sans commune mesure avec son poids démographique et sa puissance financière.

L'expérience de la reconquête a sculpté les traits de la société et de la mentalité. Tout un système de valeurs s'érigea sur cette situation de combats: le prestige venait de la condition d'hommes d'épée, les vertus guerrières (courage, honneur, dignité) avaient préséance, les récompenses consistaient en butin et en terres conquises à l'Islam. Ainsi, en 1434, l'évêque de Burgos, dans un discours à Bâle, exaltait la supériorité morale de l'Espagnol, parce qu'aux préoccupations matérielles qui caractérisaient les autres peuples, il préférait les valeurs spirituelles. Le mépris de l'Espagnol pour l'acquisition de la richesse et son obsession pour l'honneur personnel constituent un thème persistant dans l'histoire espagnole. L'image si éloquemment tracée dans le récit classique de Lazarillo de Tormes de l'*hidalgo* pauvre, mais fier, chérissant en vain des illusions sans espoir est devenu à la fois pour les Espagnols et pour les étrangers le symbole d'une nation qui semblait refuser de s'ajuster aux pressions du changement social et économique. Le mépris de l'Espagnol pour les valeurs d'une société capitaliste en formation est devenu un lieu commun historique.

La reconquête, le travail et la richesse

L'idéal de l'Espagnol est de ne pas travailler. Le travail apparaît comme une "malédiction". On n'accepte le travail que lorsqu'on ne peut l'éviter. L'Espagnol a recherché la richesse par des voies moins ordinaires qui lui permettraient en outre de révéler sa valeur. Deux historiens ont mis en vedette cette attitude. Selon Castro, *L'Espagne dans son histoire: chrétiens, maures et juifs* (Buenos Aires, 1948), l'Espagne est un produit de la Conquête et de la Reconquête. Il oppose une Espagne musulmane brillante, cultivée (techniques agricoles, administratives, architecturales, médecine, art militaire, etc.) et une Espagne chrétienne barbare. Les Chrétiens l'emportèrent refoulant les civilisés vers le sud. Les Juifs étaient une communauté influente, mais isolée. L'hispano-chrétien se vit comme combattant, vainqueur, dédaignant les besognes manuelles.

Dans sa réponse, *L'Espagne, une énigme historique* (Buenos Aires, 1956), Claudio Sánchez Albornoz rejette ce diagnostic pessimiste. Selon lui, l'esprit espagnol se définit d'abord au nord. Ce n'est qu'avec la prise de

Tolède en 1085 que les Chrétiens en vinrent à dominer de nombreux maures et juifs, rares au nord de vallée du Duero. Ce n'est qu'à partir de Las Navas de Tolosa en 1212 que les Chrétiens purent croire à victoire durable et se voir en vainqueurs. Il n'empêche que la Reconquête fournit une occasion d'acquérir richesse, pouvoir et honneurs **hors du travail**. Le service du roi et la guerre devinrent le chemin privilégié de la fortune. L'achat d'un cheval et d'armes devint un investissement lucratif. La paix ne fut jamais aussi productive que la guerre. Tout espérer de l'État fut une attitude durable.

Contre le fatalisme de Castro, Claudio Sánchez Albornoz rappelle des épisodes où l'Espagne a connu des développements progressistes: l'industrie castillane au XVI^e siècle, les grandes places commerciales (Medina del Campo, Burgos, Séville); les industries du XVIII^e siècle (en Catalogne, à Madrid (tapisseries), à Séville (tabac). Mais chaque fois des événements ont infléchi le cours de l'histoire d'une façon négative. Ce fut d'abord l'élection de Charles V à l'Empire qui fit que l'économie espagnole fut sacrifiée aux ambitions de la politique impériale (restaurer l'unité chrétienne). Ce fut aussi l'invasion napoléonienne qui entraîna la perte des colonies et le discrédit des *afrancesados*, ces réformistes confondus avec les révolutionnaires.

La reconquête a aussi affecté la stratification sociale. La classe qui combat s'est taillée la première place. Les grands nobles, nantis par les rois d'immenses domaines et de fortunes mobilières colossales, sont aussi des hommes de cour liés au pouvoir par tradition. Une petite noblesse nombreuse est aussi apparue dans le sillage de la lutte, assez riche pour s'équiper, possesseur de quelques biens au soleil, n'existant qu'en fonction de la reconquête, devenant au XVI^e siècle les conquérants des Indes ou composant les armées des Flandres ou de l'Italie, ou refluant dans le clergé, ou survivant à la manière de gentilshommes anachroniques immortalisés par Don Quichotte. La reconquête a aussi créé un clergé militant dont la mission était d'expulser les Maures de la péninsule; ce clergé, habitué par des siècles de combats à former le cadre idéologique de la société et pénétre de son importance et de son autorité, était disposé à la lutte armée pour défendre sa foi et revendiquer la direction spirituelle de la société. Saint-Jacques fut un instrument de la lutte, une divinité tutélaire exprimant une religiosité agressive forgée dans les combats contre l'infidèle. Les masses bénéficièrent de la reconquête. Les impératifs du combat et ceux du repeuplement en des points où l'auto-défense allait de pair avec le

travail de la terre permirent aux éléments populaires du jouir d'exceptionnelles faveurs.

Par conséquent, le système féodal ne connut pas la même vigueur en Espagne qu'en Europe occidentale: 1° la guerre maintient assez haut le prestige royal pour retarder la formation d'une féodalité politique; 2° les communautés paysannes et urbaines reçurent des chartes, des droits collectifs, des privilèges. Le contrat qui unit le paysan au seigneur fut de caractère emphytéotique (bail de longue durée contre une rente en nature). On y note aussi la persistance d'habitudes économiques communautaires: communauté des bois, des parcours, collectivité pastorale, communes hydrauliques. De même les traditions municipales demeurèrent fortes dans les villages, les bourgs, les villes, où siégeait le conseil, réunion souveraine des habitants du lieu.

La reconquête contribua à assurer en Castille le triomphe de l'économie pastorale: sur un sol peu fertile, dans une région ouverte aux incursions, l'élevage du mouton était une activité plus sûre que l'agriculture. Les éleveurs s'organisèrent au sein d'une corporation — la *Mesta* — qui devient toute puissante. La transhumance balayait la péninsule des Pyrénées à Gibraltar; des spécialisations urbaines s'y greffaient: Ségovie et la draperie, Tolède et les cuirs, Medina et sa foire de laine, Bilbao et son port d'exportation de laine vers l'Angleterre.

Les Espagnols développèrent des **institutions** et une **vision du monde** qu'ils transplanteront en Amérique: le rôle des villes, l'attribution de privilèges (**fueros**), la colonisation de terres prises à l'ennemi, une Église militante (qui associe foi et colonisation), une tradition guerrière, un sens aigu de l'orthodoxie religieuse. Livrer bataille, prendre du butin, asservir les vaincus: voilà des pratiques que les Espagnols avaient mises en œuvre dans la péninsule et qu'ils poursuivront en Amérique contre de nouveaux peuples.

L'Espagne pouvait compter, au début du XVI^e siècle, de 5 à 6 millions d'habitants, ce qui la plaçait au deuxième rang derrière la France. La terre était monopolisée à 95 % par l'aristocratie, le haut clergé, le patriciat urbain, c'est-à-dire 2 % de la population. Sur les plateaux arides, la population était toujours trop nombreuse et les nobles n'avaient même pas toujours de la terre pour leurs cadets réduits à se dire "fils de quelque chose", faute d'être eux-mêmes quelque chose. Une fois terminée la

reconquête, beaucoup de ceux qui y avaient participé se trouvaient sans emploi et libres par conséquent pour partir sur les champs de bataille européens ou vers l'Amérique. L'union dynastique fut aussi de grande importance. Le mariage d'Isabelle de Castille et de Ferdinand d'Aragon en 1469 représenta l'alliance entre une société expansionniste, pastorale et une société marchande, jadis prospère au XIII^e siècle, mais en net déclin au XV^e. C'est l'Espagne conquérante qui l'emporta et avec elle l'ambition territoriale et religieuse sur l'ambition commerciale.

Quelle était la nature de la société espagnole au moment de la conquête? Certains ont affirmé que l'Espagne était déjà engagée, au XVI^e siècle, sur la voie du capitalisme. Il existait, bien sûr, des principes d'organisation capitaliste, notamment dans le commerce et la banque, mais, exception faite de Ségovie, les activités industrielles restaient dominées par les artisans et surtout, on ne note aucune pénétration capitaliste dans le secteur agricole. L'organisation capitaliste ne se manifeste que dans les zones côtières et dans quelques centres isolés. L'expansion du capital commercial et bancaire italien, puis, allemand, transforma l'Espagne et le Portugal en colonies ou plutôt en **canaux de transit des profits coloniaux**. La monarchie n'eut pas à s'appuyer sur les couches bourgeoises nationales pour développer son pouvoir absolutiste. Le renforcement du pouvoir central s'opéra grâce aux trésors coloniaux et aux prêts des banquiers génois et allemands garantis par les arrivées de métaux précieux. L'exploitation américaine ne profita pas en premier lieu à la bourgeoisie marchande espagnole: à Séville, elle affrontait les Italiens, puis les Allemands et les Génois; les déficits chroniques de l'État allait permettre aux étrangers de supplanter les Espagnols dans leur propre pays à travers les emprunts et les contrats publics. Les trésors américains ne firent que traverser l'Espagne; celle-ci se borna à servir d'intermédiaire dans la redistribution du métal précieux en Europe. Se référant au sort qu'ils subissaient aux mains des Européens, les Espagnols disaient vers 1600: "ils nous traitent comme des Indiens".

"L'impérialisme espagnol, étape suprême du féodalisme", suivant l'expression heureuse de P. Vilar. Au moment où l'Espagne institue le marché mondial et crée les conditions de l'accumulation primi-

tive du capital, l'économie castillane s'installe dans l'anachronisme et le paradoxe. Certains modes d'exploitation féodalo-bourgeoise de la terre s'ajoutent aux modes seigneuriaux pour accroître l'oppression économique sur l'ensemble de la paysannerie et pour renforcer le féodalisme comme mode de production. L'entrée de l'agriculture dans le cycle des échanges entraîne l'enrichissement des propriétaires citadins et des coqs du village. Les prix des produits agricoles montent plus vite que les prix industriels jusque vers 1575, à cause de la forte demande de laine, de vin, d'huile, destinés à l'exportation. Ces circonstances favorisent les grands propriétaires, poussent à la concentration, encouragent l'investissement dans la terre des bénéfices tirés du grand commerce, des opérations de crédits, de la fonction publique. S'établit alors la suprématie d'une classe propriétaire appliquée à vivre sur le dos de la paysannerie et à maintenir le régime de la rente foncière. L'idéal de la rente foncière et de la rente tout court contamine toutes les classes de la société, à commencer par la bourgeoisie.

Au terme de la conjoncture d'enrichissement, l'Espagne se retrouve incapable de moderniser ses structures alors que ses voisins du Nord sont bien engagés sur la voie de transition au capitalisme.

· Le Portugal

La situation portugaise différait de la situation espagnole à plus d'un titre.

- Le Portugal avait complété sa reconquête dès le XII^e siècle.
- Pays maritime, la pêche y est une activité importante, surtout la pêche lointaine sur les bancs de Terre-neuve. On exploite aussi les marais salants et l'on exporte le sel. Le Portugal est un balcon sur l'Atlantique. Les Portugais sont des agriculteurs et des navigateurs. Ils feront de grands explorateurs.
- La monarchie défendait un projet, celui de briser le monopole de l'Islam sur les routes passant par le Moyen-Orient et d'éliminer l'intermédiaire en le contournant par l'Afrique. Elle favorisa à ce dessein le progrès dans la construction navale (école de Cap Saint-Vincent) et dans la cartographie.
- Le Portugal allait construire un vaste empire maritime en procédant à des "captures" aux dé-

pens des empires maritimes qu'il trouve (les Vénétiens, les Turcs, etc.). Il s'appuie sur une institution bien adaptée, la **factorerie**, une formule reprise aux Italiens. L'empire portugais sera une chaîne de comptoirs établis sur le pourtour de l'Afrique, de l'Asie, bientôt en Amérique. Immense, il sera aussi fragile.

Quels étaient les atouts de la péninsule ibérique? Sur le plan matériel, l'Espagne et le Portugal étaient des candidats improbables à devenir des têtes d'empire. La péninsule traînait comme un boulet de vastes régions arides, vouées à l'élevage. Elle avait cependant de nombreux avantages:

- sa position géographique, à la racine des alizés, ces vents qui portent les navires vers l'Ouest.
- des monarchies fortes qui coifferont avant les autres pays européens des États centralisés.
- une présence sur son territoire de colonies marchandes expérimentées dans le commerce méditerranéen et dans les finances. Les Italiens aidèrent les Ibériques à coloniser les Canaries, Madère, les Açores. La culture sucrière, la première industrie agricole, passera du Levant (Crète) vers l'Ouest.
- elle avait connu des expériences propices à la conquête et à l'exploitation de nouveaux mondes. Il y a ainsi une continuité entre la Reconquête, la conquête des Canaries, les expéditions sur la côte nord-africaine (*entradas*), la phase antillaise, la conquête du continent américain.
- les Espagnols avaient des institutions et une vision du monde adaptées à la Conquête. Livrer bataille, prendre du butin, asservir les vaincus: voilà des pratiques longuement mises en œuvre dans la péninsule et reprises en Amérique.
- les Espagnols étaient habités d'une mentalité de croisade qu'ils transposeront à l'Amérique.
- les Portugais, pour leur part, étaient habitués à reconnaître des sites depuis les côtes et à fonder des comptoirs côtiers qui seront les cellules d'un empire maritime.

3. L'apport africain

Vers 1500, l'Afrique au sud du Sahara islamisé demeure pour les Européens une *terra incognita*. C'est la découverte et la mise en valeur de l'Amérique par l'importation d'esclaves noirs qui fera entrer l'Afrique noire dans les grands circuits

mettant en communication l'Europe et les Amériques.

L'Afrique possède des systèmes agraires diversifiés en fonction du milieu: savanes, steppes, forêts. Les systèmes agraires sont communautaires. On y pratique l'essartage et l'écobuage (on y brûle arbustes et broussailles et les cendres sont recouvertes d'une fine couche de terre). De longues jachères succèdent à quelques années de culture, afin de permettre la reconstitution du couvert végétal. L'agriculture repose sur le sorgho et les tubercules. Le nomadisme et l'élevage jouent un grand rôle. La chasse, la pêche et la cueillette représentent une activité d'appoint dans toutes les régions.

Deux produits entrent des circuits à grand rayon de déploiement: le **sel** et l'**or**.

Les sociétés africaines se caractérisent par des lignages organisés tantôt autour du père, tantôt de la mère (toutes personnes qui se réclament d'une ascendance commune, connue et démontrable par généalogie) C'est dire l'importance de la parenté. Le **lignage** est l'unité économique, sociale, politique. Les clivages internes sont le sexe, l'âge, et la personnalité individuelle.

L'**esclavage** existe dans plusieurs régions. Le développement de l'esclavage avant l'introduction de la traite négrière est lié à la christianisation et à l'islamisation. Les chrétiens et les musulmans considèrent les zones habitées par des populations "païennes" ou "idolâtres" comme des territoires "naturels" de chasse à l'esclave. La conversion à l'islam devenait un moyen de se prémunir contre les incursions des chasseurs d'esclaves. Les nouveaux convertis se transformaient à leur tour en chasseurs d'esclaves dans les territoires voisins. La religion africaine (longtemps désignée comme "animiste") n'a pas de texte sacré. Elle est néanmoins monothéiste. Dieu est conçu comme inaccessible. Tous les événements de la vie sociale (individuelle ou collective) sont occasions de cultes et rituels. Les lieux de culte sont variés et les rituels de thérapie, d'exorcisme et de magie sont importants.

Si certains peuples ont un pouvoir politique minimal, d'autres constituent de véritables États. Les premiers se limitent aux villages ou à des confédé-

rations de villages. Le pouvoir s'exerce dans le débat direct des représentants des cellules de base. On peut parler de "démocratie villageoise". La grande famille demeure la référence fondamentale, limitant l'exploitation des esclaves, des femmes et des cadets. D'autres peuples affichent un pouvoir centralisé. On parle de **royauté**. Mais le roi est souvent élu et gouverne avec un corps de notables. D'où la formule "C'est la royauté qui a le roi". La royauté est antérieure au roi. L'Afrique noire a connu des empires, des confédérations. Les plus célèbres ont été l'empire du Mali et celui de Gao. Il y a eu l'empire Songhai. Pensons aussi au Grand-Zimbabwe.

L'Afrique noire compte enfin des villes, certaines construites en pierre, le plus souvent en bois et en terre. Elles sont un lieu de brassage ethnique. Mentionnons Bénin, Mbanza Kongo, Djenné, Calabar, Zimbabwe.

ANNEXE I RACE ET RACISME EN AMÉRIQUE LATINE

La race en Amérique latine est "sociale"

Prenons le cas du Brésil. On peut distinguer avec Carlos Hasenbalg trois étapes dans l'histoire des représentations raciales. Chaque étape donne naissance à une école d'interprétation. Dans les années 30, Gilberto Freyre rejette les interprétations racistes au profit du concept de "démocratie raciale", alléguant l'absence de racisme et de discrimination raciale. Dans les années 40 et 50, Donald Pierson et d'autres chercheurs travaillant sur le Nord-Est soutiennent que les préjugés, lorsqu'ils existent, sont reliés à la structure de classes et que l'éducation, la profession et la fortune sont des facteurs plus importants que la race dans la détermination du rang social et des rapports de classe. Une troisième école apparaît dans les années 50 et 60 autour de Florestan Fernandes et s'intéresse au centre et au sud. Elle prend acte de l'existence d'un racisme et d'une discrimination raciale dans le Brésil industriel, mais en fait une survivance d'un Brésil seigneurial. O. Ianni rejette cependant la thèse de l'archaïsme et fait du racisme, hérité de l'esclavage, une adaptation au capitalisme.

Le thème de race au Brésil est controversé. Les études sur le racisme ont été mal vues du pouvoir qui a consacré la thèse de la "démocratie raciale". Des chercheurs tels Fernandes, Ianni et Cardoso ont été exclus de l'Université de Sao Paulo et ont perdu leurs droits civiques. Le Conseil national de sécurité identifia en 1969 toute étude sur la discrimination comme subversive.

Selon Hasenbalg, la race est subordonnée à la classe sans être absorbée par celle-ci. Ce n'est pas un épiphénomène. En dépit d'une échelle à plusieurs teintes, la coupure fondamentale est entre Blancs et Non-Blancs. Les Noirs sont moins efficaces à transmettre leur promotion acquise d'une génération à l'autre. La discrimination soumet les Non-Blancs à un "cycle de désavantages cumulés". On peut opposer l'"Africanité dynamique" aux États-Unis à l'"Africanité figée" au Brésil.

La tendance à célébrer le métissage est répandue. Jorge Amado déclarait en 1984: "Il est nécessaire de répéter qu'il n'existe qu'une solution au problème racial et c'est le mélange des races. Tout autre chose, quel qu'elle soit, mène irrévocablement au racisme... C'est ici, dans cette ville de Bahia... que la nation brésilienne a commencé. Notre ville fut l'immense lit d'amour sur lequel les races, les sangs, les cultures se sont mélangés pour donner naissance et croissance à notre race mestizo, à notre culture mulâtre, et à l'affirmation de notre originalité comme peuple."

La vision qu'en ont des étrangers

Maurice Rugendas a été un remarquable peintre voyageur. Il fut aussi un observateur lucide des réalités sociales brésiliennes. Il écrit dans *Voyage pittoresque dans le Brésil* (1835): "Quelque bizarre que puisse paraître l'assertion que nous allons émettre, c'est moins au sens de la vue, c'est moins à la physiologie qu'à la législation et à l'administration qu'il appartient de décider de quelle couleur est tel ou tel individu; les hommes qui ne sont pas d'un noir bien prononcé, ceux qui ne portent pas d'une manière incontestable et sans mélange les caractères de la race africaine, ne sont pas nécessairement des hommes de couleur; ils peuvent, selon les circonstances, être considérés comme Blancs." Un mulâtre miséreux sera humilié comme un Noir alors qu'un autre, plus fortuné, passera pour avoir l'"âme blanche".

Les Brésiliens condamnés à dégénérer

Autre vision, celle d'un Européen influencé par le racisme de fin de siècle

Il faut l'avouer, la plus grande partie de ce qu'on appelle *Brésiliens* se compose de sang-mêlé, mulâtres, quarterons cabocles de degrés différents. On en trouve dans toutes les situations sociales. M. le baron de Coté-gipe, ministre actuel des Affaires étrangères est un mulâtre, il y a au Sénat des hommes de cette classe; en un mot qui dit Brésilien, à peu d'exceptions près, dit homme de couleur. Sans entrer dans l'appréciation des qualités physiques ou morales de ces variétés, il est impossible de méconnaître qu'elles ne sont ni laborieuses, ni actives, ni fécondes. Les familles métisses se détruisent si vite que certaines catégories de mélanges existant il y a vingt ans à peine se retrouvent plus, par exemple les mame-lucks, et, d'autre part, la grande majorité des planteurs dont j'ai signalé tout à l'heure la fâcheuse situation économique, vivent dans un état très voisin de la barbarie au milieu de leurs esclaves, et ne se distinguent d'eux ni par des goûts plus raffinés, ni par des tendances morales plus élevées. Il en résulte que le commerce, les intérêts et toutes les fabrications grandes ou petites sont dans les mains des étrangers. Ces derniers envahissent tout, et cela à tel point que beaucoup de plantations appartiennent à des Portugais, les plus nombreux, les plus agissants, les plus riches de ces émigrants, et que ceux-ci fournissent contre l'esclavage dans l'Amérique du Sud un des arguments les plus forts que l'on puisse alléguer. C'est le fait du travail des Blancs dans les Caféries.

Les brésiliens se voyant ainsi débordés par les éléments européens et obligés d'y avoir recours pour vendre leurs produits, pour construire des maisons, pour avoir des meubles, des vêtements, des ustensiles, ne trouvant que là à emprunter pour leurs besoins sans cesse renouvelés, se voient dépérir, remplacés graduellement dans

leur propre pays. L'esclavage leur permet encore de se soutenir quelque peu, parce que l'esclave travaillant donne ce qu'il fait au maître qui ne produit rien, mais du jour où l'esclavage se trouverait en présence de la concurrence étrangère déjà si fortement maîtresse du terrain, il est évident que, voulût-il travailler à son tour, il n'aurait pas le moyen de lutter avec avantage et on peut l'affirmer: le Brésilien ne voudra jamais travailler. Il ne peut donc prévoir que son extinction graduelle, et de là provient son peu de goût pour en arriver à l'application des principes libéraux à l'égard des Noirs, principes que d'ailleurs il ne discute nullement.

Au Brésil, comme dans tout le reste de l'Amérique, l'esclavage a fait plus de mal aux possesseurs d'esclaves qu'aux esclaves eux-mêmes.

Pour me résumer, je crois pouvoir conclure que la question de l'esclavage au Brésil ne saurait actuellement recevoir une solution: que, si cette solution est trop retardée, elle viendra naturellement par l'extinction de la classe servile; que si elle est faite à temps, elle n'empêchera pas cette extinction; que la population à proprement parler brésilienne et qui, de fait, est métisse et au moins aussi parente des Noirs que des Blancs, quand on la considère dans son ensemble, est de même destinée à disparaître, soit par extinction, soit par absorption dans les familles portugaises qui viennent s'établir ici, et l'on peut prévoir dans un temps donné, la suprématie absolue d'une sorte de nation nouvelle dont les portugais des Açores et du sud du royaume formeront la base, et qui sera plus ou moins mêlée d'allemands, de Français et d'Italiens.

**"Dans ce Nord qui n'en finit plus de consommer le superflu et dans ce Sud qui aspire au nécessaire, la seule richesse est la diversité des cultures et des sages-
ses" (le juriste français Sotomayor)**

Race et racisme

Le mot "race" est un terme d'élevage appliqué par extension à l'homme. Or la génétique montre que les individus sont tous différents et que les caractères à l'origine de ces différences se retrouvent dans toutes les populations. Les variations (taille, couleur, groupe sanguin, etc.) ne se recourent pas. La race est un **concept social** et non biologique, du moins pour les humains. Le mot « race » (du latin *ratio* « catégorie », voire « descendance »), apparu en français à fin du Moyen Âge, fut dès l'origine un outil pour penser la **hiérarchie** et l'inégalité sociales. En France, la noblesse l'emploie pour s'affirmer dépositaire, héritière, d'un sang de qualité supérieure. En Espagne, dès le XV^e siècle, on invente un système d'exclusion fondé sur la **pureté de sang**. Les statuts de sang excluent les judéo-chrétiens de toute charge municipale, militaire ou religieuse.

Le **désenclavement planétaire** à partir du XVI^e siècle, en révélant des mondes inconnus, fera surgir des théories sur l'**inégalité des races**. Le racisme fut l'idéologie de la traite et de la colonisation naissante. Il y aurait des hommes qui sont esclaves par nature. Ainsi pour l'humaniste Juan Ginés de Sepúlveda, disciple d'Aristote, adversaire de B. de Las Casas, les Indiens sont naturellement inférieurs aux Espagnols. Les disputes sur les niveaux d'humanité, d'abord confinées au domaine théologique (la « perversité » présumée de l'Autre légitimerait la « mission civilisatrice » du Blanc), passeront au plan biologique à partir du XVIII^e siècle. Le racisme se dotera d'un costume scientifique.

Objectivement, le **racisme** n'est pas une théorie, mais un **ensemble d'opinions**, assez incohérentes par ailleurs, pour justifier des attitudes et des actes motivés par la peur d'autrui (au niveau populaire) et par l'intérêt (au niveau de certaines classes). Pour A. Memmi, « le racisme est la valorisation, généralisée et définitive, de différences biologiques, réelles ou imaginaires, au profit de l'accusateur et au détriment de sa victime, afin de justifier une agression », mais aussi une exploitation, une exclusion.

(Compilé par C. Morin)

ANNEXE II LES LATINOS AU QUÉBEC

La venue au Québec des **Latinos** est toute récente. Ils n'étaient que 2 600 en 1971, mais plus de 31 000 en 1991, selon *Statistiques Canada*. Si on ajoute les demandeurs d'asile et les enfants nés ici, ce sont plus de 50 000 Latinos qui résident au Québec. Le Chili est la terre d'origine de près d'un Latino sur six.

Les immigrants *latinos* sont avant tout venus à titre de réfugiés politiques fuyant les répressions meurtrières, puis les guerres civiles. Les Chiliens ouvrirent la voie, des professionnels, des militants politiques pour la plupart. Ce furent ensuite les Centre-Américains, d'origine plus populaire. Des 13 356 immigrants latinos admis au Québec entre 1986 et 1990, 6 558 (49 %) venaient d'Amérique centrale (dont 3 523 du Salvador); les autres contingents importants venaient du Pérou (1 599), du Guatemala (1 317), du Chili (1 785), de Guyana (962), du Mexique (929).

L'intégration au milieu francophone a été rapide et sans déchirement. Le quartier principal du Montréal latino se trouve entre les rues Jean-Talon et Bélanger, à l'est de Saint-Laurent. Mais les Latinos s'installent partout, refusant de constituer un ghetto.

Prenons le cas de la famille Aguilar. Hector Aguilar quitte la Colombie en 1970. Sa mère et ses six frères et soeurs allaient bientôt le rejoindre. La famille Aguilar a construit une brochette d'entreprises visant la clientèle latina: une agence de voyages (Andes), un grossiste en voyages (Canandes), un marché de produits latinos, un service de messagerie, des comptoirs de cassettes et vidéo-cassettes en espagnol. Les mariages des Aguilar ont fait entrer dans la famille d'autres Latinos: quatre Colombiennes, un Uruguayen, un Salvadorien, une Chilienne.

Les **Espagnols** et les **Portugais** sont tout aussi nombreux. Il y avait au Québec, selon le recensement du Canada de 1986, 24 420 personnes d'origine espagnole unique ou multiple et 33 380 personnes d'origine portugaise unique ou multiple.

Et il y a les **Haïtiens**. La chute de Duvalier a permis à plusieurs Haïtiens de la diaspora de faire un choix. Ils sont au Québec pour y rester. Ce n'est qu'une minorité qui a choisi de retourner en Haïti. La première vague d'immigrants, venus dans les années 60, en majorité des professionnels, n'eurent aucun mal à trouver des emplois dans les services sociaux, de santé et d'éducation surtout. Des collèges allaient jusqu'à recruter en Haïti. Jusqu'en 1972, les Haïtiens pouvaient demander sur place un visa d'immigrant au Canada. Ils espéraient faire un jour profiter leur pays de l'expérience qu'ils acquéraient en construisant le Nouveau Québec. Ils étaient au Québec en exil. Après 1972, les premiers *boat people* échouaient sur les rives de la Floride. Ces immigrants de la seconde vague auront des problèmes d'insertion, feront face au racisme, à la discrimination. Des tensions se manifestent entre immigrants haïtiens. Les plus anciens n'ont pas préparé des structures d'accueil pour les nouveaux venus. Ils sont plus de 50 000 à vivre au Québec. Dans la période 1986-1990, 9 960 Haïtiens ont été admis au Québec, la plus importante communauté à immigrer au Québec, après les Libanais (17 660).

La majorité des Haïtiano-Québécois vivent dans les quartiers de l'est de Montréal, Saint-Michel.